

Germain, vivait retiré dans le Louvre, sans que personne, excepté le duc de Luynes, son favori, et l'Angély, son fou en titre, pût approcher de lui.

La reine-mère de son côté agissait absolument de même. Les courtisans étaient aux abois ; ils ne savaient plus à quel saint se vouer ; ils ne comprenaient rien à cette éclipse générale.

Fait beaucoup plus sérieux et qui, dans les circonstances présentes, avait une signification terrible, le parlement avait reçu, disait-on, l'ordre exprès du Roi d'instruire par contumace le procès du duc de Rohan comme fauteur de désordres, ennemi du roi et de la religion catholique et traître au pays.

Heureusement pour le duc de Rohan, il se tenait sur ses gardes ; nul ne connaissait sa retraite, quoique cependant on le soupçonnait fort d'être caché dans Paris même.

Bien que M. Bassompierre fût un catholique connu et qu'il n'eût aucunement l'intention de quitter le parti du roi, la haine qu'il nourrissait contre le duc de Luynes, et surtout l'amitié qu'il portait à quelques-uns des chefs huguenots, particulièrement au duc de la Force, un de ses plus anciens amis, l'engageaient à aviser ceux-ci de tout ce qui se tramait contre eux, afin qu'ils priassent leurs précautions.

Voici quelle était la situation des choses lorsqu'un matin, vers dix heures, au moment où la plupart des chefs de la religion étaient réunis dans le grand salon de l'hôtel de la Force, le majordome annonça M. de Bassompierre.

Cette annonce, faite à l'improviste à une heure aussi matinale, causa une surprise générale aux gentilshommes qui se trouvaient là.

M. de Bassompierre assistait tous les matins au lever du roi ; il était trop bon courtisan pour faillir à ce devoir, manquer par son absence l'occasion d'être remarqué de son maître, d'arrêter au passage quelques-uns des sourires dont celui-ci gratifiait ses intimes.

Quel motif assez impérieux avait engagé M. de Bassompierre à abandonner le Louvre ? Venait-il annoncer une mauvaise nouvelle ? Était-il porteur d'un ordre du roi ?

M. de la Force et ses amis se perdaient en conjectures.

Mais leur surprise se changea en inquiétude lorsqu'ils aperçurent le visage sombre du gentilhomme qui entra, les sourcils froncés et les yeux inquiets.

Après les premiers compliments, Bassompierre s'assit dans un fauteuil qu'on lui avait réservé à la droite du duc de la Force, et fixant un regard narquois sur les assistants :

— Avouez, messieurs, dit-il, que vous ne m'attendiez guère ?

— C'est vrai, mais vous n'en êtes pas moins le bienvenu, mon cher colonel, répondit le duc.

— Meroi, je prends votre compliment pour ce qu'il vaut, mon cher de la Force, c'est-à-dire pour une simple politesse. N'est-ce pas, messieurs, que vous voudriez bien me voir au diable en ce moment ?

— Comment pouvez-vous supposer cela ?

— Pardieu ! je viens tout bêtement me jeter comme un obich mouillé au milieu de vos conciliabules. Mais, ajouta-t-il en riant, tenez-vous bien, messieurs les conspirateurs. Je me trompe fort où le roi se prépare à vous tailler les croupières.

— Le roi ?

— Ou son favori ; n'est-ce pas la même chose ?

— Il, a donc du nouveau ?

— Enormément. Me serais-je dérangé sans cela ?

— Ainsi, c'est à cause de...

— Pardon, mon cher duc, n'allons pas si vite, s'il vous plaît, interrompit-il avec son éternel sourire, je viens d'abord en ambassadeur.

— En ambassadeur ?

— Ma foi, oui ! je suis chargé d'une mission de Sa Majesté le roi Louis treizième ; il est vrai que cette mission, je pouvais aussi bien la remplir dans deux heures que maintenant, rien ne pressait. Mais je tenais à vous annoncer mes nouvelles le plus tôt possible. Voilà pourquoi j'arrive à cette heure matinale. Ces nouvelles ne sont pas couleur de rose, je vous en avertis.

— Nous le croyons facilement. De qui les tenez-vous ?

— D'une personne bien informée, n'ayez peur, du roi lui-même.

— Du roi ! s'écrièrent-ils avec étonnement.

— Mon Dieu ! oui ; ce matin mon service m'appela au Louvre de meilleure heure que d'habitude, vous savez que deux régiments suisses sont logés dans les foubourgs ?

— Vous nous avez fait l'honneur de nous le dire avant-hier.

— Eh bien ! trois autres sont arrivés cette nuit.

— Trois régiments suisses ?

— Tout autant ; or, comme j'ai l'honneur, ainsi que vous le savez, d'être colonel général des Suisses, je me suis ce matin rendu au Louvre, afin de demander au roi en quel endroit il désirait que ces nouvelles troupes fussent logées. Sa Majesté était occupée à battre avec ses doigts contre les vitres d'une des fenêtres de sa chambre à coucher je ne sais quelle marche impossible, tout en se disputant avec l'Angély, son fou en titre d'office ; dès qu'elle m'aperçut, Sa Majesté accourut vers moi en me faisant son plus gracieux sourire : « — Ah ! vous voilà, Bassompierre, me dit-elle ; soyez le bienvenu, mon ami, je m'ennuie à mourir. » Vous savez que le roi s'ennuie toujours et partout. « — Oui, continua Sa Majesté, l'Angély est insupportable ce matin ; j'ai bien envie de le renvoyer dans les écuries de monsieur de Condé. » — Pourquoi faire sire ? reprit aussitôt le fou, j'étrilles aussi bien les ânes que les chevaux ; et il ne manque ni des uns ni des autres dans vos antichambres. » Cette saillie fit rire le roi. Le voyant de bonne humeur, je lui parlai des Suisses. « — Bon ! me demanda-t-il, où sont-ils ? — A Pantin et à Montmartre. » — Laissez-les cantonnés, peut-être n'en aurons-nous pas besoin ; et, à propos ; remarquez, messieurs, de quelle façon cet à propos est placé ; à propos, continua donc le roi, vous êtes toujours bien avec ces messieurs de la religion ? Je voulus répondre, le roi ne m'en laissa pas le temps : « — Je ne vous accuse pas, Bassompierre, continua-t-il vivement, je vous sais fidèle et loyal ; je constate, voilà tout ; il est donc inutile de vous défendre ; faites-moi le plaisir d'aller les trouver ; vous leur annoncerez que demain ma mère les recevra à huit heures du matin. »

— A huit heures du matin ! s'écria le duc de la Force avec surprise.

— Je fis humblement à Sa Majesté l'observation que l'heure était un peu matinale ; voici la réponse du roi : Je le sais, mais je pars à neuf heures pour Saint-Germain et je veux être présent à cette audience.

— Peu importe l'heure, dit le comte du Luc, le principal est que Sa Majesté nous reçoive.

— C'est vrai, mon cher comte ; mais savez-vous quelles